

LA GUERRE, UNE STUPIDE ABOMINATION

Voici une quarantaine d'années, les catéchistes de la paroisse avaient fixé un rassemblement des enfants pour le 11 novembre. Ils saisirent l'occasion de l'anniversaire de l'armistice de 1918, pour sensibiliser les enfants à ce que fut la Grande Guerre. On sollicita pour ce faire, un ancien combattant de Broons, Mr Alphonse TIENGOU († 1990). Il retraça les horreurs qu'il avait vues et vécues durant des mois. Son témoignage, emprunt d'une grande émotion, permit aux enfants, mais aussi à toute l'assemblée présente, de voir la guerre autrement que dans les films et d'ôter à tous l'envie de recommencer. Nous avons pensé d'actualité de reproduire l'essentiel des propos de ce valeureux "Poilu". Aujourd'hui encore, à travers le monde et contrairement au souhait de la Bible, toutes "les épées sont loin d'être devenues des faucilles !"

La déclaration de guerre

Le 2 août 1914, ce fut le garde champêtre Francis CARDIN – son nom est gravé sur le monument aux Morts de notre commune – qui annonça, après un coup de clairon sur la place Du Guesclin, la mobilisation générale et la déclaration de la guerre. Je me souviens avoir pleuré de rage, n'ayant pas l'âge d'y partir !

L'époque d'avant 1914 fut celle de l'après défaite de 1870 et de l'annexion par la Prusse de l'Alsace-Lorraine. Nous avons grandi dans un esprit de revanche, avec au cœur la haine de l'Allemand et le devoir de délivrer nos frères alsaciens et lorrains. Les hommes partaient enthousiasmés en criant : "A Berlin !" Ils étaient persuadés que c'était une affaire de quelques mois... Ça a duré 5 ans !

L'enfer !

Incorporé en 1915, j'avais 18 ans. Monté au front le 16 juin 1916, j'ai reçu le baptême du feu dans la Somme. C'est alors que j'ai découvert l'envers de la médaille ! J'ai fait connaissance avec les tranchées, où l'on pataugeait dans la boue, avec les gourbis où l'on dormait sur une paille plus ou moins sèche. On y était couvert de poux, et il nous fallait suspendre nos boules de pain au bout d'un fil fixé au plafond, pour empêcher les rats de les manger à notre place.

Puis ce fut le terrible hiver 16/17 : le ravitaillement nous parvenait glacé. Beaucoup n'ont pas tenu le coup, terrassés par la dysenterie et les bronchites. Ce n'était pas la guerre fraîche et joyeuse dont on nous avait parlé !

Il y avait aussi la guerre des mines. Après avoir creusé des galeries sous nos positions, les « fritzs » les bourraient d'explosifs et tout sautait en l'air. Les gaz étaient terribles et démoralisants.

A l'attaque d'Ablaincourt (dans la Somme) j'assurais la liaison entre l'observatoire en première ligne et une section avancée de 2 pièces. Pris sous un barrage de feu, avec un camarade blessé qui cherchait un poste de secours, un obus tomba si près que nous fumes recouverts de terre. Mon compagnon fut tué sur le coup. Ne pouvant lui être d'aucun secours, j'ai repris ma course, la peur au ventre, vers la section avancée. Je savais que mon pli portait l'ordre d'allonger le tir. Tout retard pouvait être la cause de la mort de dizaines de fantassins. Oui, on avait peur, mais on avait aussi le sens du devoir.

Au mont Cornillet, en Champagne, nos positions repérées, nous encaissions tous les jours une séance de bombardements. Terrés comme des renards sous terre dans nos gourbis, on attendait anxieusement la fin... 8 seulement sur 47 sortirent indemnes. Je fus blessé, dans ce coin là, quelques jours plus tard.

A Verdun, un obus de fort calibre percuta à l'entrée de notre gourbis. Il nous souffla les 5 occupants que nous étions, contre la paroi du fond. Tout l'avant effondré, nous étions enterrés vivants, sans air, dans le noir, avec pour toute lumière une lampe de poche, qui a tenu un quart d'heure ; avec la seule pioche trouvée dans l'abri et nos casques en guise de pelles, nous nous sommes mis au travail, mais les rondins enchevêtrés nous compliquaient le déblaiement. Au bout de 3 quarts d'heure, nous étions à plat, manquant d'air et découragés quand un camarade nous cria : "Ecoutez, il me semble que j'entends un bruit..." On venait à notre secours et un quart d'heure après, par une petite ouverture, on aperçut le jour. On n'aurait jamais pensé que c'était si beau un coin de ciel. C'est long, une heure sous terre !

La fin et la leçon.

Nous étions dans les Vosges en novembre 18, secteur du col du Bonhomme, où une attaque était prévue pour le 13 novembre. Quand le 11 novembre au matin, on apprit que la guerre était finie et que nous l'avions gagnée.

Avec le cocorico de la victoire, ce fut l'éclatement d'une joie confinante à la folie. Après avoir fêté l'évènement, le soir allongé sur la paille du cantonnement, je me demandais si je ne vivais pas un rêve. Était-il possible que subitement, de gibier traqué que nous étions, nous soyons devenus des hommes qui n'avaient plus rien à craindre, avec la vie en paix devant nous ? J'ai pensé que j'éprouvais les mêmes impressions qu'un condamné à mort auquel on annonce son recours en grâce.

Vous comprendrez pourquoi la date du 11 novembre est sacrée pour moi !

La guerre est une stupide abomination. On commence par aligner des milliers de cadavres. Des mères, des femmes, des enfants pleurent. On casse tout et, pour finir, il faut se mettre autour d'une table pour discuter.

Ne jouez pas à la guerre, mes enfants, vous avez le choix des sports pour vous affronter pacifiquement. N'écoutez pas les slogans de haine : un seul peut apporter la paix, à condition de le mettre en pratique:

Aimez-vous les uns les autres .

G. Dénécé (reproduction du texte manuscrit d'Alphonse Tiengou)